

Désespoir...

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 4 juin 1934

Il n'y a pas de mal à ce que les Égyptiens aient faim — ils y sont bien accoutumés, alors même que leur terre est fertile et féconde en fruits. Il n'y a pas de mal à ce que les Égyptiens aient soif — ils y sont bien accoutumés, alors même que leur Nil coule abondant et d'une eau douce. Il n'y a pas de mal à ce que les Égyptiens souffrent — ils y sont bien accoutumés, alors même que leur pays est fait pour les rendre les plus heureux des hommes.

Il n'y a pas de mal — la faim, la soif, la misère : les Égyptiens y sont depuis longtemps accoutumés et familiarisés. C'est un peuple raisonnable, accompli dans la patience, expert dans l'endurance, habile à trouver des excuses à ses seigneurs et maîtres lorsque ceux-ci ne leur aménagent pas une vie heureuse et agréable, ou une vie qui leur garantisse quelque mesure d'aise et d'abondance, et un peu de bien-être et de prospérité.

Car l'homme raisonnable n'est pas celui qui s'exaspère à l'affliction quand elle survient, ni qui s'effraie de la catastrophe quand elle frappe — s'exaspérer des afflictions ne les chasse pas, et s'effrayer des catastrophes ne les repousse pas. L'homme raisonnable est bien plutôt celui qui endure et supporte, qui s'incline devant les calamités et les épreuves. Il peut attendre la mort en silence jusqu'à ce que la mort l'atteigne, et il peut laisser échapper de sa poitrine dolente de plaintifs gémissements, portés par le vent qui en remplira l'espace, ou portés par les rayons du soleil, de la lune et des étoiles qui en rempliront les étendues de l'univers — car qui sait : peut-être ces gémissements, impuissants à toucher les âmes des hommes qui peuplent la terre, toucheront-ils les cœurs de ceux qui ne sont pas des hommes parmi les habitants des planètes et des étoiles.

Les Égyptiens ont pris l'habitude de souffrir, et ils ont pris l'habitude de se plaindre, et le temps a pris l'habitude de rapporter leurs plaintes amères et douloureuses — les portant d'hier à aujourd'hui, et les portant d'aujourd'hui à demain, pendant que les générations se les transmettent entre elles, et que les enfants y apprennent comment compatir avec leurs pères et s'apitoyer sur leurs petits-enfants.

Les journaux nous apprennent ce matin que le Conseil des ministres s'est réuni, et réuni encore, a pris son essor puis atterri, et a fini par échouer dans le réconfortant désespoir de trouver la solution décisive que le ministre des Finances avait si longtemps espérée et que le peuple avait tant attendue. Le problème de la dette hypothécaire demeurera donc sans solution — sa crise non allégée, son ombre non dissipée, ses ravages non écartés des Égyptiens.

Et pourtant — combien de fois le ministre des Finances a-t-il donné sa parole, et donné sa parole à l'excès ; combien de fois le président du Conseil a-t-il pris la parole, et longuement ; combien de fois les partisans et les alliés ont-ils fait leurs grands discours ; et combien de fois les uns et les autres ont-ils défilé devant le peuple des espoirs enchanteurs qui se révèlent aujourd'hui n'avoir été que des mensonges.

Le ministre des Finances disait qu'il accomplirait ce que personne n'avait accompli avant lui — qu'il ne se satisferait pas de demi-solutions ni de quarts de solutions, mais voulait des solutions complètes et globales, propres à satisfaire les Égyptiens et à les soulager, et à renouveler leur énergie et leur sourire pour la vie.

Le président du Conseil s'élevait, dans quelque chose de cette humilité tout à fait étrangère à la politique et à ses entretiens, et se pavanait, dans quelque chose de cet orgueil charmant, de son souci de la réforme économique et de son désir d'en résoudre les problèmes. Il mêlait l'humilité à l'orgueil, déclarant qu'il n'était pas en mesure de faire des miracles, mais qu'il dépenserait ce dont il disposait et ferait ce qu'il pourrait pour redresser ce qui devait l'être. Et le président du Conseil s'élevait jusqu'à atteindre les étoiles, puis lançait de là-haut un regard chargé de mépris et de dédain sur ces solutions bancales et boiteuses que Sidqi Pacha avait inventées — ou bricolées — pour les problèmes de la dette hypothécaire ; et il déclarait, dans la sérénité qui sied aux grands hommes et dans le calme qui sied à ceux qui ne parlent que par certitude et n'agissent que par conviction, qu'il ne voulait pas des solutions confuses qui ne résolvaient rien, mais des solutions décisives qui ne laissent place ni au doute, ni à la confusion, ni à la controverse, ni à la crainte.

Puis un mois passe, suivi d'un autre mois, puis encore un mois et d'autres mois, tandis qu'on cherche les solutions décisives et résolues. Le ministre des Finances plonge pour les trouver dans la mer ; le ministre des Finances descend pour les trouver dans les profondeurs de la terre ;

le ministre des Finances prend son essor pour les trouver dans les hauteurs du ciel. Le président du Conseil attend, les Égyptiens attendent, les créanciers pressent, les débiteurs crient au secours, les jours passent, les semaines se succèdent, les mois se suivent les uns les autres, les soucis pèsent sur les Égyptiens, les calamités les assaillent de toutes parts, leurs gémissements sont continus, et le temps répercute les échos de leurs plaintes.

Jusqu'à ce que l'heure vienne et que le moment arrive, la montagne accouche d'une souris, et tous ces efforts titanesques se résolvent en un rapport que le ministre des Finances soumet au Conseil des ministres — lequel a à peine le temps de l'examiner qu'il est en désaccord sur ses parties et ses détails. Puis les débats s'accumulent et la discorde s'intensifie ; le ciel fait pleuvoir des propositions contradictoires et incohérentes ; la terre fait surgir d'autres propositions ; le vent porte des propositions dont les unes viennent de Mars et les autres de Saturne ; toutes ces propositions s'embrouillent, la situation se trouble, la polémique s'enflamme.

Et dans tout cela, certains des hommes de finance partent en voyage, tandis que ceux qui restent se préparent à leur tour à partir ; l'été approche ; le Ministère se prépare à prendre son repos à Alexandrie ; et les membres du Parlement actuel se préparent à se disperser aux quatre coins de la terre pour se reposer de leurs peines et chercher les largesses de Dieu.

Et la vérité apparaît : monstrueuse et hideuse, effrayante et repoussante, amère au goût, lourde à supporter — elle apparaît sous son aspect le plus révoltant et son visage le plus ingrat, et fait entendre cette voix alarmante et violente :

Aucun espoir de solution décisive cette année — attendez, ô Égyptiens, et peut-être Dieu ouvrira-t-il la voie à vos ministres l'an prochain !

Puis les choses se stabilisent dans le désespoir, les cœurs s'apaisent dans la résignation, et le Conseil des ministres se prépare, dans l'aise, la sécurité et la satisfaction, à étudier l'une de ces solutions provisoires que Sidqi Pacha affectionnait, sur la base de l'un de ces fondements branlants que Sidqi Pacha préférait.

Et donc — où sommes-nous, où étions-nous, où en sommes-nous arrivés, et vers où sommes-nous poussés ?

Le président du Conseil peut-il nous dire : au nom de quoi un ministère est-il tombé et un ministère s'est-il levé ? Le président du Conseil peut-il nous informer : au nom de quoi Sidqi Pacha s'est-il écroulé et 'Abd al-Fattah Yahya Pacha s'est-il levé ?

Le problème politique n'a pas été résolu, le problème de la dette publique n'a pas été résolu, le problème de la dette hypothécaire n'a pas été résolu, et la ligne de conduite du Ministère vis-à-vis de chacun de ces problèmes n'a pas changé. Puis de nouveaux problèmes ont surgi, que le Ministère a traités par les méthodes mêmes dont Sidqi Pacha se servait pour traiter les problèmes qui se présentaient à lui : l'attente et la promesse — puis l'excès dans l'attente et l'excès dans la promesse — puis le recours à l'oubli, et l'action du temps !

Dieu soit loué ! L'heure n'est-elle pas venue pour ce peuple malheureux et misérable que ses seigneurs et maîtres regardent ses affaires avec sérieux et sincérité ? Dieu soit loué ! L'heure n'est-elle pas venue pour ce peuple malheureux et misérable que ses seigneurs et maîtres lui offrent des actes et non des paroles, de la farine et non le bruit du moulin ?

Dieu soit loué ! Aucun problème de ce peuple ne sera résolu tant que ce peuple ne sera pas maître de lui-même, traitant ses problèmes en les connaissant et en étant prêt à en assumer les conséquences — sans s'en remettre à quelque compagnie infaillible, ni chercher en cela le secours d'une compagnie coloniale qui lui veut du mal, lui tend des pièges, et guette sa perte.

Dieu soit loué ! Quand les jours révéleront-ils à ce peuple sa liberté, sa dignité et son indépendance ? Car il n'a pas été créé pour être un esclave humble et exploité — il a été créé pour être libre, digne et indépendant : voulant et accomplissant ce qu'il veut, parlant et menant à terme ce qu'il dit.

Taha Hussein

(Hadith al-Wadi, 4 juin 1934)